

Le jour où nous avons rencontré Robert Bober...

Nous sommes venues nous entretenir avec Robert Bober le 4 décembre 2021 dans son appartement. Un homme, *qui n'a que 90 ans*, svelte et élégant, nous accueille avec un grand sourire. « Venez, entrez... ». Nous nous présentons. Il semble aussi intimidé que nous. À travers de hautes fenêtres donnant sur la rue passe une lumière étonnante pour ce matin d'hiver. Elle inonde l'espace fait de magnifiques volumes, un espace presque inattendu au regard de la discrétion et de la retenue de celui qui l'habite. Mais un espace qui, par la multitude d'objets qu'il contient, reflète toute la chaleur de celui-ci.

Aux quatre coins, des lampes et des suspensions forment les lignes verticales de la pièce. Un



peu en retrait sur la droite, comme une nature morte, une table entourée de quatre chaises, avec son bouquet de roses fraîchement coupées et sa coupe de fruits de fin d'automne. Des tapis aux couleurs chaudes recouvrent le parquet blond. Dans le recoin que forme le dessous de la cage d'escalier, sous une diagonale de bois décorée de cinq petits cadres rectangulaires noirs, se niche un meuble à musique sur lequel il y a, impeccablement alignés, des carnets, des feutres surligneurs et des stylos, un bloc de post-it jaunes, mais aussi, laissés en apparence un peu *comme ça*, des photographies, pêle-mêle ou encadrées, et, l'un sur l'autre, deux cahiers. Tout au fond, protégée par l'abat-jour, une paire de ciseaux dans son pot. Des pots, il y en a également, avec des cendriers, des petits pichets et

des bocks, sur les étagères, celle à droite accrochée au mur, celle à gauche posée au sol à la naissance de l'escalier. En toile de fond, des tableaux, dessins et photographies, chacun à sa *juste* place, accompagnent la montée à l'étage.

Chaque objet, chaque tableau, chaque photo renferme une histoire personnelle et, lorsque nous passons devant, Robert Bober nous en raconte quelques-unes. Évidemment, nous nous sommes arrêtées pour regarder le puzzle d'Édith Dufaux, que nous avons aperçu dans *Vienne*



avant la nuit, ainsi que l'œuvre de Serge Lask, l'adolescent silencieux que Robert Bober a rencontré quand il était moniteur de colonies de vacances.



Des poteries qu'il a réalisées dans sa jeunesse pour se faire un peu d'argent sont alignées sur une étagère dans le couloir qui mène à son bureau.



Dans un cadre consacré aux réjouissances familiales, deux photos qui lui rappellent le premier jour où il a vu ses parents danser.



Dans la bibliothèque suspendue, que l'on voit d'en bas lorsqu'on lève la tête, des livres mais aussi des dossiers qui renferment des trésors. C'est de l'un d'eux qu'il sortira le tapuscrit corrigé de la main de Perec.



C'est ainsi que nous sommes entrées peu à peu dans l'intimité de notre hôte, au cours d'une lente promenade, ponctuée de pauses. Une promenade qui nous a menés jusqu'à son bureau, royaume des livres, des citations recopiées sur des post-it jaunes, royaume des images, photographies et cartes postales, royaume des petits objets hétéroclites. Mémoire de l'écrivain.



Cette intimité qui n'a rien de privé, Robert Bober a accepté de nous la dévoiler, à nous qui étions venues de l'extérieur pour faire sa connaissance, à nous qui, à la fin de la journée, sommes reparties en amies. Ce samedi d'hiver, *en remontant la rue Oberkampf*, nous avons le sentiment profond d'avoir fait une rencontre.

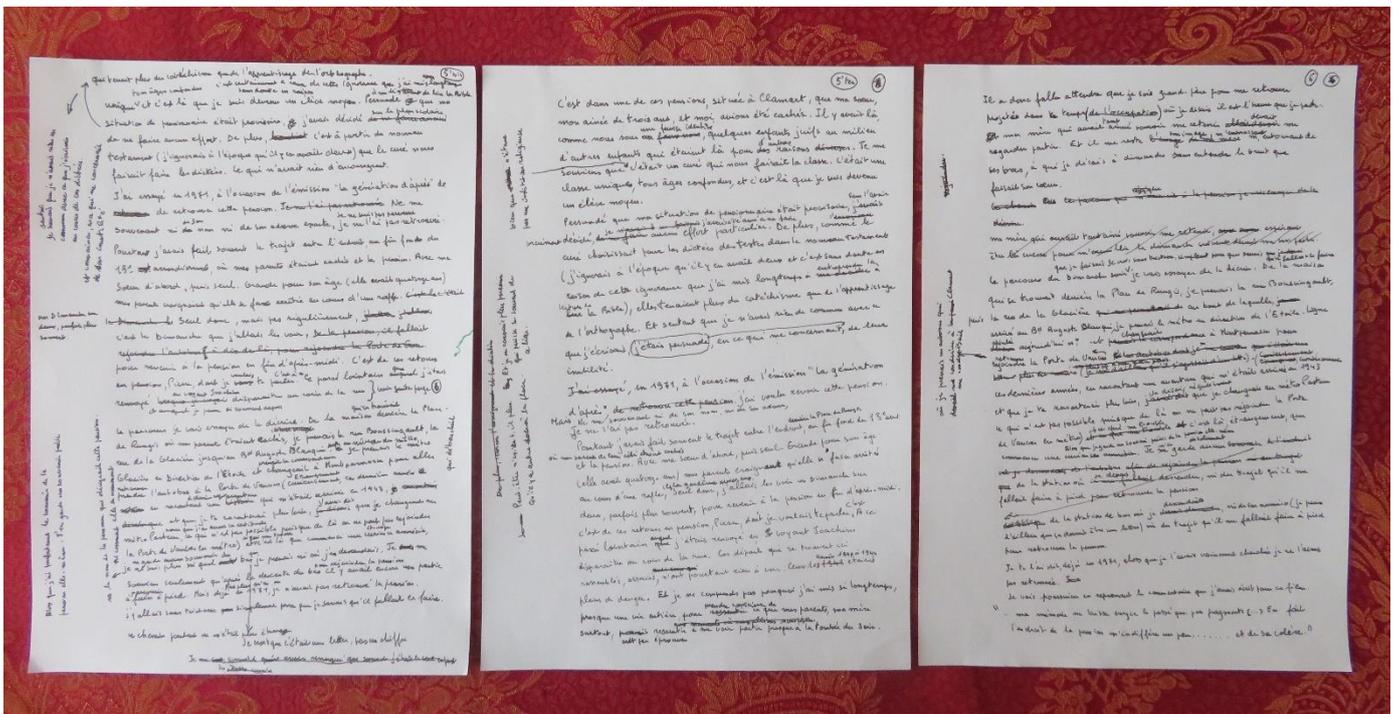


Ce moment, nous souhaitons le partager avec nos lecteurs et lectrices par l'intermédiaire de ces *mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, composé de quatre entretiens, « *Enfances* »,

« Rencontres et amitiés », « Écritures : cinéma et littérature », « Enquête », qu'accompagnent des portfolios de photographies et de textes.



De même que nous voulions partager le cadeau qu'il nous a offert quelques mois après notre entrevue : des pages de son manuscrit en cours, le second volet de *Par instants, la vie n'est pas sûre*.



Stéphane
Je savais que je n'avais rien en
commun avec ce que j'écrivais
au cours de ces dictées.
Et comme aîné, ça qui me concernait
de bon instant, etc.

non dimanche en
deux, parfois plus
souvent.

Plus que j'ai perfectionné le souvenir de la
pension elle-même. J'en garde un souvenir fidèle.

non le nom de la pension qui dirigeait cette pension.
qui correspond elle à maintenant

qui tenait plus du catholicisme que de l'apprentissage de l'orthographe.
Pour être entendus c'est certainement à cause de cette ignorance que j'ai mis longtemps
sans doute en raison
unique et c'est là que je suis devenu un élève moyen. Persuade que mes
à me de l'école de lire la Bible.
situation de pensionnaire était provisoire, je j'avais décidé de ne pas m'efforcer
sur le plan scolaire
de ne faire aucun effort. De plus, ~~l'année~~ c'est à partir du nouveau
testament (j'ignorais à l'époque qu'il y en avait deux) que le curé nous
faisait faire les dictées. Ce qui n'avait rien d'encourageant.

J'ai essayé en 1941, à l'occasion de l'émission "la génération d'après" de
~~retrouver~~ de retrouver cette pension. Je m'en suis parvenu. Ne me
souvenant ni du nom ni de son adresse exacte, je ne l'ai pas retrouvée.
de son
Je ne suis pas parvenu
Pourtant j'avais fait souvent le trajet entre l'indret, au fin fond du
13^e arrondissement, où mes parents s'étaient cachés et la pension. Avec ma
Soeur d'abord, puis seul. Grande peur son âge (elle avait quatorze ans)
mes parents craignaient qu'elle se fasse attrier au cours d'une rafle. C'est là que
le dimanche. Seul donc, mais pas régulièrement, j'allais

c'est le dimanche que j'allais les voir, de la pension, il fallait
rejoindre l'autobus à dix de là, pour rejoindre la Porte de Suresne.
pour revenir à la pension en fin d'après-midi. C'est de ces retours
en pension, Pierre, dans je voulais C'est à ce moment que j'étais
renvoyé lorsque je voyais disparaître au coin de la rue } voir suite page 6
et auquel je pense si souvent depuis
qui se trouvait

la pension je vais essayer de le décrire. De la maison derrière la Place
de Rungis où mes parents étaient cachés, je prenais la rue Bouslingault, la
rue de la Glacière jusqu'au Bd Auguste Blanqui. Je prenais le métro
Glacière en direction de l'Étoile et changeais à Montparnasse pour aller
à la Pension. C'est à ce moment que j'étais
renvoyé en racontant une histoire qui m'était arrivée en 1943, je
disais que et que je te raconterai plus tard, j'aurais dit que je changerais au
métro Pasteur, ce qui n'est pas possible puis que de là on ne peut pas rejoindre
la Porte de Suresne en métro) et c'est là que commençait une certaine aventure,
je ne suis plus ni quel bus je prenais ni où j'en descendais, Je me
souviens seulement qu'après la descente du bus il y avait encore une partie
à faire à pied. Mais déjà en 1941, je n'aurais pas retrouvé la pension.
j'y allais sans tristesse pour simplement parce que je savais qu'il fallait le faire.

le chemin pourtant ne m'était plus étranger.
Je me souviens que c'était une lettre, hors un chèque

Je me souviens également qu'il avait remarqué que souvent j'étais le seul à passer
les adresses

(516)

voir suite page 6

qui se trouvait